

Jean Bouchaud (1891-1977) peintre voyageur

par Elisabeth Cazenave

L'éveil d'une vocation

Jean Bouchaud est né aux portes de Nantes, il est le sixième des dix enfants d'Adolphe Bouchaud gentilhomme terrien, et de Geneviève d'Espinay son épouse.

Son grand père, artiste peintre, conduit par l'aventure, visite les Antilles, la côte Est des États-Unis, les lacs canadiens, jusqu'à pénétrer chez les Iroquois. L'influence de ce grand-père, à titre posthume, sera déterminante pour l'éveil de la vocation de Jean Bouchaud.

En février 1910, à l'âge de dix-huit ans, il se rend à Paris pour rencontrer le paysagiste Henri Harpignies et sollicite ses conseils. L'artiste adresse ses premiers envois au Salon des Artistes français en 1913, il expose à Nantes à la galerie Mignon-Massart. La guerre éclate, il est exempté de service militaire pour des raisons de santé. Durant ces années, il fréquente l'Académie Julian à Paris. En 1917, il est déclaré apte au service armé ; pendant les heures d'accalmie et de repos il retrouve ses pinceaux.

Jean Bouchaud est muté au 42^e régiment d'artillerie coloniale puis démobilisé à Tunis et l'Afrique du Nord constitue pour lui, en de telles circonstances, une découverte majeure. Il illustre *Salammbô* de Gustave Flaubert dont l'action se déroule à Carthage et *Le Roman de la Momie* de Théophile Gautier.

En 1919, il prend conscience qu'il doit faire carrière à Paris, et s'inscrit à nouveau à l'Académie Julian et à la Grande Chaumière. Il épouse en 1920 Marie-Gabrielle de Ferré de Péroux, ils auront sept enfants, s'installent dans le VIII^e arrondissement de Paris et partent pour un voyage au Maroc, sous protectorat français. À son retour il expose ses œuvres au Salon des Artistes français et à la galerie Mignon-Massart à Nantes et se voit désigné lauréat d'une bourse d'études de deux ans allouée par le gouvernement général de l'Algérie en vue d'un séjour à la villa Abd-el-Tif, à Alger.

Les bourses de voyage

De 1921 à 1923, à Alger, il côtoie Maurice Bouviolle, Jean Launois, Paul-Élie Dubois, Pierre Deval et Ludovic Pineau.

Durant son séjour, il ne se lasse pas de représenter la villa sous différents angles, et la femme indigène qui lui inspire des nus d'une grande sensualité. Il renoue avec le thème orientaliste de l'odalisque, mais le débarrasse des vieux poncifs, l'anecdote et le bazar de pacotille chers aux pompiers, pour ne retenir que la sensualité de la ligne, dans une veine naturaliste ou au contraire d'esprit nabi. Il s'aventure dans le Sud algérien, et se voit décerner le Prix du Gouvernement général de l'Algérie.

Retour en France où il expose et vend ses premières œuvres à l'État. En 1924 il obtient le Prix de l'Indochine et voyage jusqu'en 1925 en Cochinchine, Cambodge, Annam, Tonkin, Laos, empruntant pour ses déplacements différents moyens de locomotion.

À son retour en métropole, il participe aux Salons habituels et à celui de la Société coloniale des Artistes français. Durant l'entre-deux-guerres, outre des scènes intimistes, il éprouve le besoin de renouveler son inspiration et effectue des séjours en Algérie et au Maroc.

Par sa connaissance de l'Afrique du Nord et de l'Indochine, par la rigueur documentaire des reportages effectués sur place, par son art de la mise en page et son sens décoratifs, Jean Bouchaud avait vocation à travailler pour le magazine *L'Illustration* de 1923 à 1944.

À ces travaux pour la presse illustrée, s'ajoutent ceux réalisés pour différents ouvrages : *Lettres du Tonkin* du maréchal Lyautey, *Fumée d'Opium* de Claude Farrère, etc.

Une bourse de voyage en Afrique Occidentale Française

En 1932, Jean Bouchaud est lauréat du Prix de l'Afrique Occidentale Française.

Après une escale de quelques jours au Maroc, s'offre à lui un long voyage qui le mène successivement au Sénégal, au Bénin (Dahomey), en Côte d'Ivoire et en Guinée.

L'Afrique Noire a été fréquentée par les peintres à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, mais c'est surtout après la Première Guerre mondiale que les séjours ont commencé à se multiplier. Au cours des années vingt, des artistes comme Lucien Madrassi, Henri Sollier, Roger Nivelte, Maurice le Scouëzec, Marcelle Ackein et Lucie Couturier sont allés puiser l'inspiration en Afrique Occidentale Française. En 1924-1925, Alexandre Iacovleff accompagne la célèbre *Croisière noire, expédition Citroën Centre-Afrique* qui traverse le continent, de Colomb-Béchar en Algérie jusqu'à Madagascar.

C'est à Saint-Louis, le grand port du Sénégal que Jean Bouchaud découvre pendant deux semaines en novembre 1932 l'Afrique Noire. D'emblée l'enthousiasme opère : « *Premiers contacts avec les Noirs, épatant ! Bijoux, coiffures, grands boubous blancs, chevaux, cocotiers. J'étais fou de joie et ai pris le bateau à regret* », avoue-t-il à un ami quelque temps plus tard.

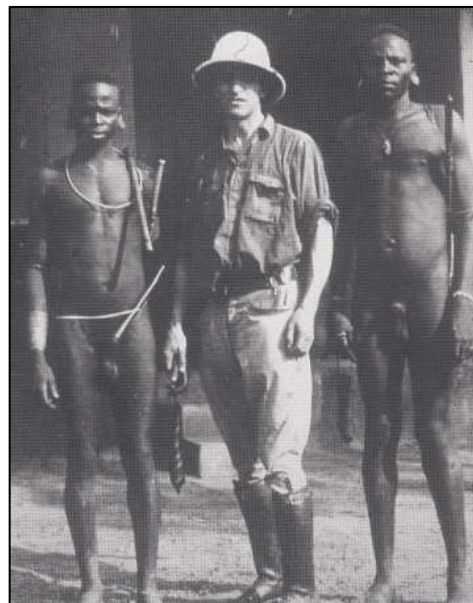
Là, Jean Bouchaud s'intéresse comme en Indochine aux scènes de marché, animées et colorées, le sol étant souvent traité en aplats roses ou ocres sur lesquels se détachent les boubous blancs - ou bleus - des protagonistes. Plus au Sud, l'artiste s'est arrêté également à Dakar où il représente des scènes portuaires, en particulier l'arrivée d'un paquebot de la Compagnie des Chargeurs réunis, *L'Amérique* ; repris plus tard à l'huile, le sujet donnera lieu à une composition audacieuse en bandeaux superposés. À l'issue de neuf jours de mer, il débarque fin novembre à Cotonou, le grand port du Bénin et, de là, pousse jusqu'à Porto Novo. « *Épatant, écrit-il à nouveau, couleurs éblouissantes, terrains rouges, maisons de toutes les couleurs et marché très pittoresque. J'y fais le portrait du Roi et lui en fais cadeau pour avoir la possibilité de pénétrer facilement chez les indigènes et y travailler. L'intérieur de ce Roi nègre et son entourage me laisseront les scènes les plus drôles de mon voyage. Je suis resté là un mois.* »

En fait, il y avait là deux souverains, l'un au pouvoir religieux (le Roi de la Nuit), l'autre au pouvoir civil (le Roi du Jour), l'un comme l'autre évitant soigneusement de se croiser.

Jean Bouchaud rencontre le premier, Zounon Medgé, grand amateur de chapeaux et de whisky, qui avait déjà posé en 1929 pour le Nantais André Hervault (1884-1969). Des années plus tard, ce Roi de la Nuit, accompagné de sa suite, rendra visite à Paris à Jean Bouchaud, laissant aux enfants de ce dernier un souvenir inoubliable. Au terme de son séjour à Porto Novo, le peintre, soucieux de pouvoir observer les populations

préservées de toute influence européenne, s'enfonce vers l'intérieur du pays. Après s'être arrêté à Abomey, il arrive en février 1933 dans le nord du pays, à Natitingou où vivent les Sombas, une population très primitive. « *Véritables sauvages, entièrement nus, hommes et femmes, écrit-il à sa famille. Les femmes ont un petit plateau dans la lèvre inférieure et un petit bouquet de feuilles fraîches au derrière. Guerriers farouches d'une beauté physique dépassant tout ce que je croyais possible. Beaux hommes qui éclipseraient tous les Européens du monde. Mille fois mieux que tous les Apollons grecs. J'ai retrouvé chez eux la franchise, la fierté, la bonne humeur, la santé.* »

Comme en Indochine et en Afrique du Nord, le regard de Jean Bouchaud est celui d'un ethnologue. Il représente les hommes avec leur étui pénien et leurs armes et les femmes concassant le mil pour le repas du soir. Au Bénin, le peintre assiste aussi au côté des indigènes aux rites locaux, comme le *Défilé des féticheuses* qui lui inspire un tableau de grand format pour le Salon de la Société des Artistes français en 1936. Pourtant, les contacts avec les naturels n'ont pas été, au début, faciles, faute de pouvoir se comprendre : « *J'en ai vu trembler et blanchir de peur en me voyant pénétrer dans une case.* » En faisant avec eux du troc, il parvient à les mettre en confiance.



Jean Bouchaud entre deux Sombas à Natitingou, Dahomey, 1933



La traversée d'une rivière, Guinée française, 1933

Quelques œuvres africaines (1933-1935)



La femme du prisonnier attendant son mari, Abomey (Dahomey), 1933



Le vieux chef ivoirien, avant 1935



Jeunes filles sombas à Natitingou, Dahomey, 1933



La bonne mangue



Les m'boubous bleus sur les bords du Sénégal



Laveuses à Danané, Côte d'Ivoire, vers 1935

Partageant le quotidien des indigènes, il connaît des conditions de vie extrêmement spartiates : « *Je fais un beau voyage mais très pénible au point de vue du confort. Pas d'hôtel, la case en plein air, la cuisine à la fumée de bois, l'eau au permanganate, climat débilitant, trop peu de nouvelles de France.* »

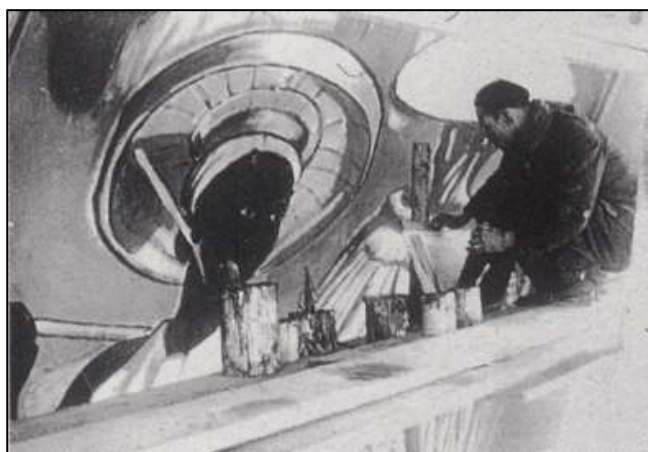
Le pays visité ensuite, plus à l'Ouest, est la Côte d'Ivoire. Quittant le port d'Abidjan, le peintre se dirige, dans la partie la plus occidentale de la contrée, vers Danané où il s'arrête assez longuement, à en juger par le nombre d'œuvres inspirées des lieux, élaborées le plus souvent à son retour d'après les études réalisées sur place. Danané est célèbre pour ses danses et ses masques rituels, mais là encore Jean Bouchaud préfère s'intéresser aux physionomies (*La Petite fiancée*) et rendre compte de la vie quotidienne (*Le Vieux chef ivoirien*) et des activités de tous les jours (*Fileuse ; Laveuses ; L'Heure du mil*). Son dessin extrêmement précis et ses talents de coloriste sont au service de la qualité du témoignage. Le voyage se poursuit, après cela, en voiture vers le nord. Des photographies conservées dans la famille de l'artiste montrent celui-ci changeant une roue entre Man et Odienné et traversant une rivière avec l'aide d'indigènes, entre Odienné et Lankan en Guinée. À Conakry, semble-t-il, le peintre reprend la mer pour revenir en métropole via le Sénégal en avril 1933, au terme de six mois de voyage.

À son retour en France, Jean Bouchaud est fait chevalier de la Légion d'Honneur, et chevalier de l'Étoile Noire du Bénin. Il présente un bel ensemble d'œuvres africaines en 1934 à Paris, au Petit-Palais (*Exposition du 3^e groupe des artistes de ce temps*), puis l'année suivante à Nantes, à la galerie Mignon-Massart (*Jean Bouchaud, notes et souvenirs d'Afrique occidentale*). Des travaux issus de ce voyage vont en outre alimenter ses envois aux Salons dont il est un habitué, ainsi que, comme on l'a vu, figurer en bonne place dans deux numéros de *L'Illustration*. En 1935, avec pas moins de dix-sept œuvres exposées, Jean Bouchaud se trouve particulièrement mis à l'honneur au premier Salon de la France d'outre-mer, au Grand Palais.

Veuf depuis 1956, Jean Bouchaud s'éteint à Nantes, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Près de deux ans plus tard, le 4 avril 1979, son éloge est prononcé sous la Coupole par son successeur à l'Académie des Beaux-Arts, le peintre Jean Carzou.

Pureté du regard

Depuis toujours, l'expression « *Peintre voyageur* » lui convient mieux qu'à aucun autre, mais il est aussi à ses heures un peintre intimiste et un portraitiste accompli, un peintre de paysages d'une grande sensibilité, un peintre de genre et un reporter de guerre, un décorateur éminent¹.



Grand hall de la Cité des Informations, à l'Exposition coloniale internationale de 1931. Décors de Jean Bouchaud.

À gauche : Jean Bouchaud peignant le décor.

¹ Le maréchal Lyautey lui confie le poste de commissaire général à l'Exposition coloniale internationale de 1931. Il lui revient de peindre les quatre pendentifs d'une coupole de hauteur colossale, soit une surface de 1 344 m² de surface de 24 mètres de haut. Il reçoit la commande de la décoration de la salle des fêtes du Palais des Armées.

Il travaille pour la Compagnie générale transatlantique au décor du paquebot *Normandie* puis participe à l'Exposition internationale de 1937 en réalisant une allégorie de la Bretagne pour le Pavillon du même nom. En 1939, il est sollicité pour une composition monumentale, large synthèse de l'Empire colonial français pour l'Exposition de New York.

De par la place que tiennent au sein de son œuvre l’Afrique du Nord, l’Indochine ou l’Afrique Noire, il est un peintre colonial pour ne pas dire le peintre colonial par excellence. La fin de sa carrière coïncide en France avec le traumatisme de la décolonisation, une partie de la mémoire collective souhaitant tirer un trait sur une époque révolue. Mais son œuvre magistrale dépasse l’anecdote et les vicissitudes de l’histoire et est internationalement reconnue dans le monde artistique.

Bibliographie

Élisabeth Cazenave, *La Villa Abd-el-Tif, un demi-siècle de vie artistique en Algérie, 1907-1962*, Association Les Abd-el-Tif, Paris, 1998.

Lynne Thornton, *Les Africanistes, peintres voyageurs 1860-1960*, Courbevoie, ACR Édition, 1990.

Catalogue d’exposition au Musée municipal du Faouët 19 juin-2 octobre 2005, Jean Marc Michaud : *Jean Bouchaud, Peintre voyageur, Bretagne, Afrique, Asie*.



Le grand boubou, Natitingou, Dahomey, 1933